Histoires d'O.

Prémices

Un seul tirage, pour O.

Par extension, pour personne.
L'indicible croupira sûrement sous la poussière.

Mes articulations souffrent comme un mal nécessaire, les élucubrations soufflent, marre de flâner sous ses airs.

Les papillons ne font qu'une bouchée d'mes artères,
Pourtant je ne regretterai de payer les frais de tes paupières.

Le fond et la forme, ce garamond m'endort.
Mon amour, ma colère, la cour dans cette foliaire est tentaculaire.

Tes yeux gammes marron verts me sont vernaculaires.
J'y pense à une cadence bien pire que journalière.
Mon cœur mène une danse saccadée c'est-dire,
Et c'est pas pour déplaire.

(Concernant la couleur de tes yeux
C'est fâcheux mais je n'eus que trop peu de temps
Me contraignant à n'être sûr de leur ardence.)

Bien que je ne puisse rien manuscrire, j'aurais aimé

M'acheter un Moleskine vert myrte, couleur de tes yeux, qu'on me paye pour dire que je te veux.

Jamais aucune force créatrice, qu'il s'agisse de Quetzalcóatl, Mélusine ou encore Minerve n'avait dirigé ne serait-ce qu'un seul de mes mouvements. Tes yeux m'inspirent l'ivresse libre : à quoi bon me contraindre à des lignes lorsque je puis écrire pour toi ? Voilà pourquoi :

Dans un vert myrte des vers libres très vermine
Mon cher mythe délivre papillons, sont termites
Oisillons s'éternisent, moisies sont ces belles lignes
Belliqueuse, je n'termine les pages sombres (me déchirent)
Je ne rechigne, mes quinconces m'enferment-ils ?

Et tant pis si mon stylo sert de lame !

Stylo contondant j'érige un temple.
L'encre comme mon sang qui gît,
La danse de tes cheveux mérite que je sanctifie
Le temps qui file ne se ressent pas ici
Le soleil bat toute la nuit et je ressasse des missives
Mes papillons sont des missiles et à tatillon tu t'immisces

Au fond nous ne sommes qu'une risible pensée ! Aussi essentielle que fugace ! Voilà pourquoi

La noème se transforme en phonème même si au fond j'acquiesce que je ne sème que des monèmes dans mes poèmes.
Que cet œdème me gêne, même dans le venelle je n'oserai faire ces aveux bêtes...
Le fameux poète bègue : Que ta peau est belle
Je peux l'écrire mais pas le sortir de mes lèvres pèle
Je peux mourir pour ta fièvre frêle, sous ton fief ma reine.
Le cœur que tu greffes halète.
Voir la peur disparaître, boire la fleur de ton être : quelques heures à contempler tes mirettes
Oiseleur et puis piètre ? Que mon âme est traître...
Mes gammes s'altèrent, je ne crois que ta binette.
Examine ma minette, mescalines d'ton être :
Des paraffines, des lettres.

Bien que ces écrits me tiennent hautement à cœur, sache que

Tu peux rire d'ailleurs,

Je le comprendrai si tu disais « j'suis qu'un rimailleur »

Je peux te jurer que je fixe les meilleurs :

Du temps je mise dans mon fort intérieur...

Et tu t'immisces en une missive qui gisait de ta lèvre inférieure...

Ma pauvre j't'aime, je l'ai compris dès l'apophtegme !

Ça ne changera, c'est concis : ta peau pèle reste belle.

Même si confit mon esprit qu'j'te confie n'congédie sinon qui me peaufine.

Dans sillon, j'écrirai kilo d'ligne.

À tâtons, le pion cogite...

Que tu veuilles ou non, tu es co-scribe de toutes ces bucoliques...

Il me tient également important d'assurer que tu saches que

T'es mon délit, Ô doux délice !

Frémit cou, je délire : la langue noue, se délit...

Je tangue d'où toutes ces lignes,

Mon temple de doute sénile.

Je tremble lous et tu sévis,

Je tente Louvre et tous ses signes.

Je flanche, ouvre, toutes mes pignes.

Je me couvre, je me méfie.

Mon corps mou le seul défi

C'est très flou : je suis une fille ?

Je serai ta femme ?

Tu es ma hargne Je ne saurai situer ma flamme, buée macabre...

Tu es la harpe.

Et si tu ne me saques

La hargne devint la harpe après le calme.
Les âmes qui battent, il se fait tard.
Regard d'une blatte contemple tes marres.

J'égare mon blase, content des marches.
J'incante une drache un soir d'orage.
J'invente une page, mon espoir d'arche.

Une tâche s'arrache, la bâche en place.
La base s'encrasse devant la glace.
L'amour se rase crainte...

O, toi ma belle harpe

Tu m'encenses à en défaire mes sens donc déferlent mes chants !

Savoir que tes dolines me happent m'inspire !

Rat doline c'est ma vie, même malpolie, ta magie marche, me polit.
Ton maquillage me monopolise, quoique j'en dise, jamais assez de prise.
J'suis une gueuse et c'est trop car :

J'ai croisé l'amour au carrefour de tes yeux...
Laborieux, chaque jour j'y pense sans cesse...
Infectieux, mes douves coulent comme la peste...
Bien qu'je peux, un kiss-cool, s'te plaît reste...

J'veux goûter c'qui s'trouve sous tes tresses !
T'es ma rebouteuse, un trou et détresse !
Artémis douteuse, elle m'a touché la flèche !

J'ai poissé un jour au carrefour des deux...
Pas glorieux, je trousse le courroux des dieux...
Malicieux, mes doutes courent : drôle de leste...

Mal que j'veux, c' qui s'doute me peste !
J' nœud, j'floute c' qui bouge sous ton cortex...
Té-ma nébuleuse et tout c' qui autour crèche...

Des prémices douteux, elle m'a retoussé la brèche !
Fin d'une ère : elle me frousse la rêche !

Au fond, que je suis lâche !

L'enfer est froid dans mes draps,
Rien à envier en bas, la vérité en face
Déliée par des emphases : le bélier, la rosace...
M’embellit la Mosane et m'enterre le naufrage.

Embolie, le butane, m’affaiblit ma cutanée :
J'enjolive des épithalames, seul point positif : ça effrite mon drame.
Je t'exhibe mon âme tel un Eschyle minable...
Je dessine ton masque, j'en ai l'échine qui claque !

La vigne, le Rasque : ma vie dans une flasque...
Ton visage passe : j'y pense en vase...
Ça me fracasse mais je n'y vaque...
Ça me tracasse : jaunissent les pages...

Et quand je ne m’en rends compte, c’est mon esprit qui l’argue !

Je fis souvent ce rêve où fissurée ma vie soufflée vit hurler un orage organique au large du regard de ta mire comme un crève-cœur.
Cotard triste, l'esprit comme cercueil : j'en deviens drôle d'artiste...
Dans ma geôle tacite, quelques myosotis me servent pour de la prosodie vive,
Mon rôle passif cause de l'oubli.
Je suis mono, divisible quoique je continuerai d'écrire ces monodies risibles.
Et si sur le carreau des Vosges tu deviens indicible, je t'écrirai ces psaumes comme trajet olfactif.
Césure, les écrits maraudent, dérogent.
L'écrivain invisible se paume, dôme de ma laide gueule factice...
La lenteur de ma praxis quand j'existe dans l'abysse du zénith, je suis le Polaris.

J’en deviens nerveusement hilare, même si solitude te nargue je suis bien trop froussarde...

Elle est seule à sa table, j'ai esseulé tas de fable
Que je dirai pas de face, je finis et les efface
Elle est seule à sa table, mérite hendécasyllabe
Elle est seule à sa table, je ne l'aurai pas deux fois

Je dégueule de mon âme des lauréats je crois, je vois..
Je m'écueillerai bien dans ses bras, mais est-ce là-bas
Ma place ? Je n'en sais rien… Je sais que ta grâce est mon drain
Et qu't'as cassé mon moi, voilà pourquoi j'me sens bien.

Pourtant au fond je sais que ma broussaille ne souhaite que ça...

Je me lève chaque matin dans l'espoir de croiser ton regard au détour d'un couloir
J'ouvre les yeux et direct toi, j'veux tes mains et du diantre ordre dans ce foutoir

Une danse brève dans boudoir, j'ai rien pour ta gloire, c'est ta peau lice calice que je veux boire
Voir l'abysse de ton cerveau, le cher mot qui t'habite : t'es ma ritaline, je suis mormon

Je fuis dans le bourbon depuis un moment mais va-t'en : sur la ligne j'ai mes battements
Alimente la vigne bêtement, j'attends des temps jadis où dans mon temple, amour ne

Jaillit

Moi qui ne te pensait que supplétive, voilà que tu sublimes mes lignes !

Concernant l'origine, j'ai toujours écrit sur mes états d'âme :
Quand l'horreur dans mon échine se transforma en calme
De par ton regard, j'ai souhaité l'immortaliser.
Ces maux valaient-ils d'écrire des tas de pages ?
Je n'en sais rien,
Ces mots j'exile sur un étalage,
Tant mieux s'ils finissent chez ta loge.

Et même si tu m'embellis...

J'partage le secret d'Églantine :
C'est très gentil les roses mais je sens que je m'affaiblis...
Ma prose infaillible pour ton teint rose impassible
Les rend bien moins impavides...

Dans mon coin les saccharides, je t'entends au loin qui rit...
Avec toutes tes amies, et moi tel un hara-kiri :
Dans paragraphes âme crie !

Mes sentiments ensevelis entrevirent que...

Le temps me nuit..

J'écris quelques notes en zeitnot,
J'ai d'l'attrait pour cette glotte :
Tes traits et la paix se développe.
J'crois qu'c'est toi mon leitmotiv...

J'écris les lettres maudites,
Elles seront champêtres, j'ai promis...
Elles m'rongent en fait, enveloppe est polie.
Ton nom est éponyme, j'englobe tes folies.
Entre autres sont mes phonies,
Mes odes et symphonies.
Mes lobes se ramollissent...
Ta face jolie me sert de peyotl cramoisi.
Payote seule, la balotte crame ici.
Bâillonnée, j'écris sur l'indicible.
Ma océ, ma sublime,
Tes pupilles m'affaiblissent !

Je flâne c'est un cas, soyons francs !
Soit je t'aime soit je me tais,
Moi le flegme boit c'que j'ai
Et l'exergue ne se fait
De ce fait je m'exècre...

Sans parler de mon esprit, lui qui fuit !

J'étais aphantasique avant tes cils.
Un amour tacite loin de l'avant-gardisme...
Ô ma océanide, si je n'écris Alekhine
Ça ne tremble à l'échine...
Tu m'as ôté la vie, pourtant je ne rechigne :
Je l'insuffle dans ces lignes,
Quel sublime consensus !

Et si tu ne me crois pas après tout ce qui suit...

Écoute mes battements, mes regards sont trompeurs.
Lâchement me tronque peur, rempart de doutes leurre.
Les douves de mon cœur, tes doutes et ta douceur
Sondent pour seuls sauveurs, tombe nuit, sonne mon heure...
Et sonnent mes chœurs, regorgent de douleurs.

Je cesserai de croiser plume et puits

Mon stylo en fianchetto enflant mes maux
Partage tant d'édito qui sont des planches de trop.
Mal loin de O, pourtant l'on n'a partagé un mot...
Je n'ai plus, non, nulle carte à jouer : l'amour

Des heures à ma table, tour et esquiver dame.
Mon âme inerte, ta flamme verte est Minerve...
Hyperlaxe quand j'écris vers, j'en perds l'axe :
Je me repère grâce à ta face, grand bien me fasse

Mais ça me crasse, là hyper lasse, je les ressasse.
Vers une impasse mes pieds tracent, c'est ma place...
Je noie ma darse, je bois tasse dans ces phrases.
Je vois que ça ne passe, ta voix est là, me casse...

Après tout ici, n’est que le silo des nuits…

L'ignominie : les mots de minuit quand l'âme luit.

Mes sentiments pour toi sont poème vécu en vie...
J'en ai eu des envies mais c'est toi mon enzyme !
J'en ai vu d'autres filles, ne m'ont pas donné de lignes...

N'en pourrai plus mais même si muscles s'atrophient
Un mal bien trop joli fera mon agonie.
J'ai croisé Aphrodite, depuis cacophonie...
Spiradoline sans O acolyte : Atonie !

Belladone triste alourdi fort intérieur...
Et je ne suis qu'un inférieur rimailleur
A des milliers d'heure de toute ta pâle chaleur...
Flâneur contemplant tes yeux et toute leur ardeur

Quand soudain m’étouffe très rare peur argueur
Que mon cœur est à fleur de peau de par O.
Cahier à carreau barreaux, Ouroboros.
En attendant mon âme comme un bourreau maraude...

Tant pis si toi O est sinusite !

Cet amour létal me laissera bien à mal !

Les chorales sur ton âme me servent de chloral,
Me ressers du véronal à chaque syllabe.
Traque finale resserre la cale de ma flamme...

Car cette douleur est bien trop fortuite

Le velours de ta venue m'a bien secouru...
Vieux bourg de mon vécu enfin recousu !
Dans mes confins je sais, je ne t'ai que voulu.
J'espère t'avoir envoûtée si jamais t'as lu...

Car j'ai capté t'as vu, que n'était pas assez la lune !
Que je ne faisais que de prélasser dans l'abus...
Cette dune je bâtissais sans but, jaunissait la mue...
Je ne faisais que de visser ma simple butte,

J'esquivais sainte lutte, esquissais succincte chute !

O... tu n'es que mon obsession... bien trop forte oui..

Devant la porte du bruit, je les ai rapportés ici… les réclamations de mon âme enfouie...

C’est dans ce fouillis que mon âme dévoile qui je suis !

Une danse d'errance et j'capte plus la présence
Du temps, l'ère imbécile à t'écrire des missives
Pour parler d’ l’indicible, quel drôle incipit...
Je vois mon reflet qui apparaît dans la rive

Je me sens si loin d'ici, sillon risible...
Criblent mes lignes sans même qu'elles ne me délivrent,
Je me rends compte du délire quand grimé dans rimes !
L’abîme pour seul appui, je sais ça m'étouffe...

Au recours de mes douves j'ai dépassé le seuil.
Tout en haut de la tour, j'ai laissé un recueil,
J'y ai blessé cœur, hégémonie dégueule.
Et j'ai mon idée: dire adieu, belle œuvre !